

la femme a conservé l'habitude de s'illustrer par le génie aussi bien que par la vertu.

En devisant ainsi sur les splendeurs éteintes et sur les misères nouvelles, nous atteignîmes l'ancien logis du roi construit sur l'emplacement d'un palais des ducs de Bourgogne, palais dont il reste quelques vestiges.

Ma cousine me proposa de voir le musée ; on y monte par un escalier qui s'ouvre dans la grande cour de cet édifice. Beaucoup plus occupé de l'écouter et de la regarder que d'inventorier les curiosités du département de la Côte-d'Or, je vis seulement celles qu'il lui plut de me montrer.

Sa préoccupation pour le passé éclatait dans toutes ses paroles, ainsi que son mépris pour notre siècle, si vain, d'autant plus orgueilleux peut-être qu'il est, en réalité, plus ignorant, plus bas et plus mauvais.

Dans la cage de l'escalier sont appendues des tapisseries représentant la ville assiégée par les Suisses, ces robustes montagnards dont les fourches et les fléaux avaient porté de si rudes coups à l'armure des ducs de Bourgogne.

A cette époque, me dit-elle, rien n'était plus ordinaire que le courage civil. Voici des bourgeois qui défendent eux-mêmes leur ville. Aujourd'hui le bourgeois vend, achète, et ne demande qu'à dormir tranquille : il se cache derrière le soldat qui se bat pour lui. De ce fait je conclus à l'abaissement du courage civil depuis la Révolution.

Un des premiers objets qui nous frappa fut un buste en marbre de Bonaparte, premier consul. Peut-on voir une tête de Bonaparte et ne pas s'arrêter ?

— Que reste-t-il de lui ? me dit-elle avec tristesse. Le nom de Napoléon est désormais immortel comme ceux d'Alexandre, de César, d'Attila, comme celui de tous les conquérants.

J'exprimai à ma cousine cette pensée que Bonaparte avait eu mission d'achever la ruine de l'aristocratie et d'opérer violemment le mélange des éléments sociaux, nécessaire à l'organisation de la démocratie.

— Dans vos idées, me répondit-elle, vous avez raison : ce pouvait être la destinée providentielle de Bonaparte. Voyez quel sentiment inflexible et dominateur dans les traits de ce visage, ajouta-t-elle en me désignant le buste dont je t'ai parlé ; la prédestination est écrite sur les lignes de ce marbre.

A côté d'une copie des *Gladiateurs*, d'Agasias, ce magnifique bronze auquel la vie même

semble ne pas manquer, elle me fit lire sur le livret, à propos d'une statue moderne : « Donné par M. le ministre de l'intérieur à la ville de Dijon, à la sollicitation de M. Saunac, député. » 1841. »

— Voilà, me dit-elle, à quelle dégradation les arts sont réduits en province. Du temps que la Bourgogne possédait ses Etats et son parlement, Dijon n'avait que faire des présents de Paris. Nos savans, nos architectes, nos sculpteurs et nos peintres étaient au milieu de nous, travaillant pour nous, encouragés par nous, et tirant de nous leur illustration. Aujourd'hui que toute vie politique, civile, artistique s'est retirée de la province, il faut qu'un député vent solliciter auprès de M. le ministre de l'intérieur l'envoi, au musée de Dijon, d'une statue détestable de je ne sais quel sculpteur languedocien ou normand.

Ma cousine avait raison de trouver la statue détestable. Elle appartenait à cette école qui confond presque toujours avec la beauté et la grâce l'exagération de certaines formes et l'indécence du maintien.

Ce musée est plein de copies en marbre, en plâtre et en peinture, ce qui nous donna lieu de comparer notre époque à celle où toutes les œuvres d'art étaient si achevées qu'on ne sait aujourd'hui rien de mieux que de les imiter. De ce fait encore ma cousine conclut à la décadence, et s'autorisait, pour abaisser l'orgueil de ce siècle impuissant à créer, où ne se voient plus que de stériles imitateurs.

Je lui fis observer que les œuvres indigènes ne manquaient pas non plus, mais quelles œuvres ! Tout rapin, pourvu qu'il soit originaire de l'endroit, semblait avoir sa place marquée au musée. Mon observation la fit sourire.

— Il y a, me dit-elle, entre les œuvres de mes compatriotes contemporains et celles de leurs prédécesseurs la même distance qui sépare le département de la Côte-d'Or de la province de Bourgogne. Ah ! comme vos révolutions ont abaissé mon beau pays !

J'admirai longtemps les tableaux ou retables d'autel sculptés pour Philippe-le-Hardi par Jacques de Baerze, sculpteur flamand ; elle me fit leur histoire et m'en donna l'explication avec sa science habituelle ; en fille pieuse de la Bourgogne, elle connaissait et glorifiait sa patrie, et je t'ai dit quel charme poétique elle savait donner à ses récits.

— Voyez, me disait-elle, le travail d'ornementation qu'on savait inventer et exécuter dans le quatorzième siècle. Il est vrai qu'aujourd'hui on copie et l'on travaille supérieurement ; mais qu'est devenu le génie de l'invention ?

Dans la salle voisine ont été transportés les tombeaux de Philippe-le-Hardi et celui de Jean-sans-Peur, couché auprès de sa femme Marguerite de Bavière, ils sont là, les mains jointes et les yeux au ciel, dans la capitale de leur duché, devenu chef-lieu de département. Leur épitaphe se termine par ces mots : Veuillez dévotement prier Dieu pour leurs âmes.

— Voilà, me dit ma cousine, où tout venait aboutir dans ces siècles de foi religieuse, à la prière, à la soumission, à l'espérance. Si le prince avait en lui les passions fougueuses de l'homme, elles étaient puissamment tempérées par la foi du chrétien.

En face de ces tombeaux se dresse une statue de Bossuet. Si la vie était rendue à tous ces marbres, que de choses l'éloquent évêque n'aurait-il pas à dire à ces deux princes après tant de révolutions !

Il était près de six heures quand nous rentrâmes à l'hôtel. Une douce intimité s'établissait de plus en plus entre Berthe et moi, toujours grave de sa part, respectueuse de la mienne ; mais je sentais bien que si Claire n'eût pas existé, aucune femme n'aurait eu la puissance de rien distraire de cette affection déjà si grande. M. de Langenais suivait avec intérêt les symptômes de l'harmonie qui s'établissait entre nous.

Le soir, Berthe me dit, après un instant de réflexion :

— Mon cousin, je crains de vous avoir fait employer votre après-midi d'une façon bien sérieuse.

— Mais, ma cousine, répondis-je en riant, vous me croyez donc bien frivole ?

— Oh ! non, je ne vous fais pas cette injure ; mais je crains encore que vous n'avez trouvé singuliers, de ma part, ces longs récits historiques et philosophiques. Ces choses-là ne conviennent pas trop à une femme.

Je protestai du contraire avec d'autant plus de sincérité que j'étais encore tout rempli du charme de sa parole.

— Je voudrais, ajouta-t-elle, pouvoir, comme Claire, vous chanter les airs que vous aimez, être gaie comme elle, joyeuse, charmante, femme en un mot, comme elle.

— Ma cousine, m'écriai-je vivement, les qualités de Mlle Claire se rencontrent partout, mais les vôtres vous placent en dehors de toute comparaison. On peut aimer votre cousine, mais vous, on ne peut que vous adorer. Claire, c'est la poésie blonde ; vous êtes la poésie brune, la poésie grave et sereine marquée au cachet de Dieu.

XI.

POÉSIE BLONDE.

Le lendemain, comme la veille, une inquiétude indéfinissable m'éveilla presque avec le jour ; je me sentais dominé par de vagues tristesses dont un instinct secret me faisait redouter de rechercher la cause. Comme la veille, je vins à ma fenêtre, et, à travers la vitre, je regardai vers l'appartement de mes deux cousines. Plus forte que ma raison, ma première pensée fut pour Claire, déjà ses contrevents étaient ouverts ; comme les oiseaux, cette charmante enfant courait au-devant du soleil. J'abaissai mes yeux vers le jardin, elle n'y était pas, et je m'attristai de son absence, livré à l'instinct du cœur qui faisait errer mes yeux des fenêtres ouvertes au jardin désert.

Tout-à-coup, je me sentis tressaillir : une robe blanche bien connue venait d'apparaître sous l'épaisseur des arbres. La veille je l'avais vue courir bondissante et joyeuse dans les allées ; aujourd'hui, elle marchait lentement, la tête inclinée, le regard fixe. Qu'avait donc cette jeune fille ? Le brusque changement de mon humeur avait-il suspendu l'élan de cette nature si gaie ? Tu sais, mon ami, comme l'imagination va vite quand on aime ; je descendis rapidement l'escalier ; en une minute je fus dans le vestibule, la main sur la porte qui mène au jardin ; là, je m'arrêtai, n'osant aller plus loin. Les raisonnemens de l'inflexible Monot me revinrent à la mémoire. Insensé, qu'allais-je faire ? Je rallumais à plaisir dans mon cœur un feu qu'à tout prix il fallait éteindre, j'achevais de porter le désordre dans cette innocence que mon devoir me commandait de respecter. Les sinistres prédictions de Monot se dressèrent devant moi comme autant de spectres, je reculai, je m'appuyai contre un pilastre et je restai là, caché.

A travers la porte vitrée, je voyais la charmante enfant. Son attitude n'avait pas changé ; Black, le bel épagnenl qui, pour la première

fois, peut-être, la voyait ainsi, ne comprenait rien à cette tristesse inaccoutumée; le noble animal marchait lentement à côté d'elle, oreille et tête basses. De temps à autre, il cherchait la main de sa maîtresse; du bout de son museau, il poussait quelques jappemens comme une question ou un reproche, mais elle ne répondait pas. Je la vis, à plusieurs reprises, lever les yeux vers le haut de l'hôtel. Était-ce mes fenêtres qu'elle cherchait ainsi?

Insensiblement, le calme m'était revenu; mais, prompt à m'exagérer ma faute, je sentais dans ma conscience le remords du mal que j'avais causé. Voyons, me disais-je, il faut réparer cela; si j'étouffe en moi cet amour, que je rende au moins un peu de repos à ce cœur troublé par mes folies. Certes, ce n'est pas de l'amour qu'elle a pour moi, pas encore du moins, cela ne peut pas être; mais n'est-elle pas déjà loin de ces limites que l'amitié ne peut franchir impunément? Aussi, pourquoi échanger des roses avec une jeune fille qu'on ne veut ni épouser ni séduire! quelle folie! Allons, réparons au profit de l'amitié les sottises que j'ai failli faire au profit de l'amour.

J'entraî dans le jardin; le sable fin de l'allée étouffait le bruit de mes pas, et j'étais déjà bien près lorsque Claire m'aperçut; joie ou surprise, elle fit un mouvement; je la vis rougir, puis pâlir. Black bondit vers moi; l'intelligent animal sentait que je rapportais la gaité à sa belle maîtresse. Comme si j'avais pu lui donner le change et me tromper sur la nature des sentimens qui nous agitaient, je pris une contenance dégagée, pitoyable comédie que je jouais envers moi-même. Pourquoi sommes-nous réduits à feindre ainsi dans les occasions les plus sérieuses! Pourquoi garder si longtemps le masque, lorsque le visage n'a rien à cacher?

— Ma cousine, lui dis-je en riant du bout des lèvres, il m'est impossible de vous précéder, vous êtes comme les fleurs qui s'ouvrent aux premières caresses de l'aube. Avez-vous bien dormi?

— Bien, mon cousin, je vous remercie.

Ses traits, un peu fatigués et pâles, attestaient le contraire. Si le sourire était encore sur mes lèvres, il était déjà bien loin de mon cœur.

— Mais, lui dis-je en affectant toujours une gaité que je n'avais pas, hier vous faisiez assaut de vitesse et de gaité avec votre fidèle Black,

Aujourd'hui vous marchez aussi gravement que Mlle Berthe.

— Ce pauvre Black! fit Claire en jetant à l'épave un regard compatissant.

Insensiblement l'émotion surmontait mon calme d'emprunt; je la regardai d'un air interrogateur, elle baissa les yeux.

— Vous n'êtes pas aujourd'hui comme hier. Vous êtes triste, lui dis-je à voix presque basse.

— Mais non; vous vous trompez, répondit-elle, en essayant de sourire.

J'aurais voulu la consoler; mais comment? Pour la ramener à des idées plus gaies, il m'eût fallu plus de calme, plus de dissimulation, plus d'empire sur moi-même, ou, si tu préfères, moins d'amour pour elle. Je continuai maladroitement à chercher sa tristesse là où je savais bien qu'elle n'était pas.

— Avez-vous perdu, lui demandai-je, quelqu'un de vos volatiles chéris?

— Non, mon cousin, toutes mes petites bêtes se portent bien.

Je subissais, sans m'en apercevoir, l'attraction que j'avais éprouvée dans l'église Notre-Dame, avant que même j'eusse aperçu ses traits ravissans. As-tu quelquefois été frappé par ces épidémies soudaines qui terrassent en quelques minutes la plus robuste santé? As-tu senti le poison des fièvres subites de ton pays s'insinuer dans tes veines et révolutionner ton sang en moins de temps qu'il ne m'en faut pour écrire ces lignes? Ou plutôt t'est-il arrivé dans les neiges de ces montagnes que tu as parcourues sous les tropiques, de passer du brouillard glacé qui couronne leur sommet dans les régions brûlantes qui s'étendent à leur base? L'impression physique dont tu te souviens, je la ressentais moralement; tout mon sang reflua vers ma poitrine, mes lèvres se séchaient, mes yeux se voilaient, un fluide irrésistible m'enveloppait rapidement de la tête aux pieds et me livrait sans défense à mes sensations tumultueuses de la veille. Hélas! toutes mes belles résolutions si péniblement arrêtées se fondaient l'une après l'autre, et je demeurais désarmé, abandonné à toutes mes faiblesses.

— Ecoutez, lui dis-je enfin, laissant à ma voix ses vibrations les plus sympathiques; vous avez quelque chose; je sais ce que vous avez, mais je n'ose le dire.

Mon émotion l'avait gagnée; je vis cette belle enfant s'y livrer avec un abandon qui acheva de me vaincre; je ne raisonnais plus, je sentais. Elle

leva vers moi ses beaux yeux, purs comme le ciel, et, d'une voix émue, comme une sœur à son frère, elle me dit ceci:

— Mon cousin, que vous ai-je fait?

Partout ailleurs que dans ce jardin ouvert à tous les regards, je crois que je serais tombé à ses pieds.

— Oh! ma cousine, m'écriai-je avec explosion, vous ne m'avez rien fait! Pardon! c'est moi qui suis un mauvais cœur, un fou, un insensé!

Elle tourna vers moi son regard étonné, fixe comme l'innocence. Au moment de déchirer devant elle le voile qui lui cachait encore l'état de mon âme, une hésitation de la conscience, un nouveau remords glaça l'aveu sur mes lèvres; j'essayai de nous sauver tous deux en m'immolant à ce calme, que je ne pouvais troubler sans crime.

— Ma cousine, dis-je avec effort, car ce n'était pas la vérité, j'ai le caractère mal fait. Vous m'avez vu d'abord attentionné, prévenant, joyeux près de vous comme il convient à un parent, à un ami; puis, tout à coup, vous me trouvez distrait, froid, presque impoli, et je m'aperçois que vous en êtes affectée. Hélas! oui, ce sont des inégalités d'humeur dont je sais honteux et tout désolé. En vérité, j'ai bien besoin d'indulgence et de pardon. Voyez-vous, notre éducation de Paris gâte l'esprit le meilleur. Nous prenons l'habitude de ne penser qu'à nous. Alors, il nous arrive souvent de blesser même les personnes que nous aimons. Ayez pitié de mon mauvais caractère, ma cousine; dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

Je lui tendis la main, elle y mit la sienne avec un abandon naïf.

— Non, me dit-elle, non, je ne vous en veux pas; mais, moi-même je craignais de vous avoir contrarié; moi aussi, j'ai un mauvais caractère.

— Vous, un mauvais caractère! vous êtes une perle de perfection et de bonté.

— Non, non, dit-elle en secouant la tête d'un air de mutinerie charmante, je n'ai pas un bon caractère: je sais bien que je suis capricieuse comme vous. Nous ne sommes pas meilleurs l'un que l'autre, allez, mon cousin; mais vous m'avez fait bien de la peine.

— Dites-moi que vous me pardonnez.

— Je ne vous en veux pas, répondit-elle avec un sourire plein d'angélique douceur; maintenant que je connais votre caractère, je vous plaindrai, mais je ne me fâcherai plus.

Ses beaux traits, encore un peu voilés par ce

premier nuage, reprenaient leur habituelle sérénité; heureux de la voir ainsi, je sentais une joie folle monter et déborder en moi.

— Et ce pauvre Black, lui dis-je en riant, est-ce que nous ne le consolons pas aussi? Voyez comme il vous regarde et comme il attend le signal de vos jeux de sylphide.

Elle sourit à Black, mais elle rougit un peu à la pensée de ses courses dont j'avais été témoin.

— Vous me rendez toute honteuse, me dit-elle avec un air de doux reproche; on me traite comme une enfant. Non, je ne veux plus courir; c'est fini.

La jeune fille se révélait par ce mot. Il lui fallait désormais autre chose que des jeux sur l'herbe avec un épave. Il y eut un silence.

— Comment vont ce matin vos petites bêtes et vos fleurs? lui demandai-je.

— Je ne les ai pas vues d'aujourd'hui.

— Cependant, vous n'y manquez jamais.

— Oh! jamais!

Pourquoi donc, me disais-je à part moi, n'y est-elle point allée? Un autre sentiment commence-t-il à remplacer une affection de l'enfance? Ai-je pu, si rapidement, faire autant de mal à cette naïve créature? Il ne faut qu'un mot et qu'un regard pour allumer d'inextinguibles amours.

— Eh bien! lui dis-je, vous me permettrez de vous y accompagner?

Elle parut hésiter, mais une seconde à peine; précédés de Black, qui bondissait en avant, nous primes le chemin de la volière.

Comme la veille, ses charmants volatiles l'accueillirent avec des cris et des battements d'ailes. On eût dit une fée dans un de ces palais fantastiques décrits par les vieux conteurs. Comme la veille, elle les appelait l'un après l'autre par leurs noms, les caressant et les baisant de sa lèvre rose. Je la suivais parlant à peine, absorbé dans la contemplation de son idéale beauté. Cette volière, peuplée de fleurs, a son ouverture au levant; le soleil la saluait de ses premiers feux, et couronnait de ses rayons le front pur de cette belle fille.

Chacun de ses mouvements était une grâce; soit qu'elle marchât, foulant à peine le sol, soit qu'elle demeurât assise dans quelque position abandonnée, soit que je la visse s'agenouiller auprès d'une fleur, ou sur les bords de ce bassin rempli d'une eau limpide que peuplaient d'autres habitans; la santé, la force, la jeunesse, tout l'éclat d'un généreux sang resplendissaient

dans sa personne. C'était la fille de la terre, pareille à ces mortelles de la Bible pour qui les anges épris abandonnèrent le ciel. La Grèce païenne eût fait d'elle une prêtresse de Diane ou de Vénus ; l'éducation religieuse lui avait donné toutes les grâces spiritualisées qui parent la vierge chrétienne.

La nature s'était plu à l'embellir des formes splendides qu'illustrent la palette des peintres et le ciseau de la sculpture ; les leçons du christianisme, l'exemple de la famille, le souvenir des aïeux avaient environné la statue de leurs chastes voiles ; l'influence de ces grandes idées avait communiqué son caractère immatériel à cette beauté terrestre. Quand une jeune fille a respiré la vertu sur le sein de sa mère, quand elle a, matin et soir, prié au pied de son lit, quand elle a marié ses chants au chant du prêtre, sous la voûte sainte des temples, quand elle a purifié sa vie de chaque jour dans les épanchements de la confession, il se répand autour d'elle un parfum délicieux de cette pudeur qui ne s'apprend pas, son front revêt un rayonnement de chasteté qui commande le respect, sa voix trouve des accents d'une douceur infinie, son regard toujours serein laisse apercevoir des profondeurs mystérieuses qui semblent une aspiration vers les cieux : ainsi m'apparaissait Claire de Langenais.

Simple, naïve, ignorant tout de la vie, ne sachant pas où finissait l'amitié, où pouvait commencer l'amour, elle se livrait sans réserve au sympathique entraînement qui la portait vers moi. Sa tristesse avait disparu ; la gaieté de l'innocence était revenue dans ses traits avec tout son abandon. Elle me prenait par la main pour me faire voyager dans ce labyrinthe de fleurs, sans se douter que le contact de cette main mettait mon sang en révolution. Quelquefois, après m'avoir redit le nom et les aventures d'un petit oiseau du Brésil ou de l'Inde, après l'avoir caressé de ses chastes baisers, elle l'approchait de mes lèvres sans comprendre que ces familiarités allaient me rendre fou.

Nous demeurâmes ainsi près d'une heure dans ce paradis harmonieux, verdoyant et parfumé, elle, causant, chantant et riant ; moi, la suivant sans conscience de moi-même, absorbé dans une contemplation muette, livré sans réserve au charme de mes rêves insensés.

Quand il fallut nous retirer, je la vis s'arrêter devant un rosier comme pour y cueillir une fleur ; elle hésita et se détourna de l'arbuste en me jetant un regard mutin. Je me rapprochai d'elle et je

lui dis avec un accent de supplication contenue :
— Ma cousine, vous me laissez partir sans me donner une fleur ?

— Vous ne paraissez pas y tenir beaucoup, me dit-elle avec un air de reproche.

— Oh ! m'écriai-je avec douleur, que dites-vous là ?

Elle répondit d'un ton un peu radouci, mais où perçait le souvenir de sa blessure.

— Vous n'avez pas gardé cinq minutes celle que je vous ai donnée hier.

Je portai la main dans ma poitrine où je l'avais cachée la veille, où je l'avais remise le matin, et je l'en arrachai presque violemment.

— La voici ! m'écriai-je avec explosion.

Mon geste, mes regards pleins de feu, ma voix tremblante d'émotion, cette fleur ainsi cachée dans mon sein produisirent sur cette sensitive un effet immense : je la vis frissonner, rougir et pâlir.

— Pardon ! me dit-elle, en relevant ses yeux baissés, pardon ! et aussitôt, s'inclinant sur le rosier, elle choisit avec un soin extrême, la plus belle de ses fleurs ; elle la cueillit et me la donna.

Je la portai religieusement à mes lèvres et je lui dis, cherchant à deviner sa pensée :

— Je voudrais avoir quelque chose à vous donner, ma cousine.

Je tenais encore à la main la fleur de la veille, fleur fanée, mais fanée sur ma poitrine, fleur toute chargée des effluves de l'amour. Claire leva vers cette rose symbolique ses beaux yeux chargés de langueur, mais elle ne répondit pas. Obéissant à une force mystérieuse plus puissante que la volonté, je lui tendis cette fleur, elle la prit en pâissant, et je sentis sa main glacée quand elle effleura la mienne.

Un nuagé passa devant mes yeux, je fis un mouvement vers elle, mais je m'arrêtai, calmé par l'excès même d'une émotion que j'éprouvais pour la première fois. Tant que j'avais pu douter si mon affection serait partagée, il y avait eu dans mes sentiments une âpreté, un désordre dont je n'étais pas maître ; maintenant, je ne pouvais douter : Claire, innocente comme l'enfance, venait de me révéler une sympathie dont elle ignorait la nature, mais dont je sentais qu'elle ne s'affranchirait plus. Une fois en possession de mon bonheur, je n'avais plus qu'à le savourer en paix. Dans cette communion de sentiments avec la douce créature que je t'ai dépeinte, toutes mes impressions revêtaient une suavité que je

croyais impossible. Combien de fois, dans les jours de mon égarement, n'avais-je pas proclamé que l'amour, affranchi des emportements de la passion, est une vaine chimère. Eh bien ! la chimère était une réalité.

Quand nous sortîmes de la volière, je ne vis plus ma fleur dans la main de ma cousine ; mais pourquoi m'en serais-je inquiété ? Une voix secrète ne me disait-elle pas que de mon cœur elle était passée sur le sien !

La veille, enthousiasmé par le brillant génie de Berthe de Langenais, j'avais été frappé de la poésie sérieuse et mâle qui resplendissait dans cette muse du passé. J'avais dit à cette fille aux cheveux noirs, à la voix vibrante, au regard profond, aux récits sévères, évoquant des spectres et des ruines, laissant tomber sur les tombeaux de funèbres oraisons : Vous êtes la poésie brune. De même j'aurais pu dire à cette autre jeune fille, éclatante comme un rayon, chantant avec les oiseaux, souriant parmi les fleurs, bondissant au milieu des prés, livrant à l'air ses cheveux d'or : Vous êtes la poésie blonde.

Cette idée, bizarre peut-être, se développa dans mon esprit, et, pour moi, Berthe de Langenais, imposante comme le souvenir, devint la poésie brune ; Claire, la bien-aimée, riante comme l'espérance, s'appela la poésie blonde.

XII.

LE PORTRAIT.

Après la scène que je viens de raconter, quand je me trouvai seul, recommencèrent mes perplexités : bien que la nature en fût changée, leur violence était demeurée la même. Entre Berthe et Claire, mon cœur n'hésitait plus, mais la raison balançait encore. Si je me posais cette question ; quelle est celle que je préfère ? aucun doute ne m'était permis ; mais lorsque des hauteurs abstraites du sentiment je descendais dans la vie réelle ; quand je me disais, il faut épouser Claire, la série des raisonnements impitoyables de Louis Monot me revenait en mémoire. L'homme positif n'avait révélé qu'avec trop de justesse les désastres qui m'étaient voilés par la poésie de l'entraînement. Que faire ?

Le regret de renoncer à une grande fortune, aux satisfactions du luxe, aux avantages sociaux de la richesse, à la puissance qu'elle attribue, s'effaçait de ma pensée pour n'y laisser d'autre

sentiment que les joies d'un amour rempli de promesses. L'influence morale de cette jeune fille si pure, la contagion de son exemple me gouvernaient déjà d'une manière presque absolue. Je me sentais purifié au contact de cette chasteté ; mes rêves, dégagés de l'avidité brutale que tu leur as vue, n'aspiraient plus qu'au bonheur tel que je l'entrevois dans son amour. Mais, en me rappelant sur le terrain des choses positives, la raison m'y terrassait, et je me disais en frémissant : Impossible !

Louis Monot m'avait laissé pour adieu ces mots terribles :

— Dans cet amour où ta passion voit le ciel, ma raison voit un enfer pour Claire de Langenais.

Et toutes ses paroles me revenaient en mémoire, prenaient un corps dans mon imagination, et je les voyais danser autour de moi comme des spectres, avec des rires amers. Oh ! s'il ne se fût agi que de moi ! Métamorphosé comme je l'étais depuis deux jours, soutenu par une force morale voisine de l'exaltation, les rigueurs de la pauvreté ne m'eussent point effrayé ; mais je me sentais pris d'une désolation sans mesure à la pensée que je précipiterais ma bien-aimée dans l'abîme auquel j'étais voué.

Eh ! triple insensé ! me disais-je alors, il y a quelques années encore, tu avais une fortune, une grande indépendance ; Dieu t'avait fait cette rare faveur. Au lieu de comprendre les devoirs qu'elle impose, tu en as stérilement abusé ; tu t'es abandonné, tête baissée, aux plus banales folies ; tu as jeté ton dernier écu dans un verre le jour de ta dernière orgie. Quoi ! si je n'avais pas gaspillé cette fortune, rien ne s'opposerait à mon mariage ! Demain, j'épouserais Claire, demain le monde me serait ouvert, je pourrais l'emmener avec moi partout où il lui plairait de me dire : Allons ! J'aurais pu lui faire une existence pleine de repos et de bien-être. Rien, rien ne s'opposerait à mon bonheur ; et parce que je me suis laissé dépouiller comme un niais de tout ce qui faisait ma force, maintenant, la vie m'est fermée. Ah ! c'est justice !

Ma tête tomba dans mes mains, et je me mis à pleurer. Après ces lamentations sur les choses matérielles, des scrupules singuliers se dressaient dans mon esprit. Je me disais :

— Mais qui suis-je donc pour aspirer à la main de Claire ? J'ai vécu sept ans dans le Paris qui est un enfer et une fournaise d'ignominie, et voilà que je veux unir ce passé à celui